

« Que c'est un fatal présent du ciel qu'une âme sensible ! Celui qui l'a reçu doit s'attendre à n'avoir que peine et douleur sur la terre. » (*La Nouvelle Héloïse*, I, 26)

• *Autobiographie et aveu* :

« C'est l'histoire de mon âme que j'ai promise, et pour l'écrire fidèlement, je n'ai pas besoin d'autres mémoires : il me suffit [...] de rentrer au dedans de moi-même. » (*Les Confessions*, VII)

« J'ai fait le premier pas dans le labyrinthe obscur et fangeux de mes confessions. Ce n'est pas ce qui est criminel qui coûte le plus à dire, c'est ce qui est ridicule et honteux. » (*Les Confessions*, I)

• *Bonheur* :

« Sans cesse occupé de mon bonheur passé, je le rappelle et je le rumine pour ainsi dire, au point d'en jouir derechef quand je veux. » (*Les Confessions*, IX)

■ Éditions et Études ■

ROUSSEAU : *Œuvres complètes*, sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, 4 volumes, La Pléiade, Gallimard, 1959-1969.

Du Contrat social, par Pierre Burgelin, Garnier-Flammarion, 1966.

Émile, par Michel Launay, Garnier-Flammarion, 1966.

La Nouvelle Héloïse, par Michel Launay, Garnier-Flammarion, 1967.

Les Confessions, par Michel Launay, Garnier-Flammarion, 1968.

Les Rêveries, par Jacques Voisine, Garnier-Flammarion, 1964.

Études

Robert Derathé : *Rousseau et la science politique de son temps*, P.U.F., 1950.

Jean-Louis Lecercle : *Rousseau, modernité d'un classique*, Larousse, 1973.

Jean Starobinski : *La Transparence et l'Obstacle*, Gallimard, 1971.

Françoise Lavocat : *Rousseau*, Nathan, 1991.

Sensibilité et romantisme

CHAPITRE 7



Sensibilité et romantisme

REPÈRES ET CHRONOLOGIE

La liaison entre le cœur et la raison

Peut-on parler de scission au sein du siècle des Lumières ? Séparer le rationalisme du sentiment serait en réalité artificiel : car les victoires de la raison n'empêchent aucunement **la sensibilité** de s'épanouir tout au long du siècle. L'inquiétude, le sentiment d'être victime de la fatalité et **l'impuissance à l'égard des passions**, sont des thèmes que l'on retrouve dans presque tous les romans de Prévost (voir p. 407), à côté de la pensée critique qui caractérise les Lumières.

Marivaux fait triompher au théâtre (voir p. 548) la connaissance intuitive du cœur, et ses romans (voir p. 401) marquent **l'avènement du pathétique**. On découvre chez Montesquieu la hantise du déclin des civilisations, et chez Voltaire le sentiment aigu de la fuite du temps. Diderot réhabilite les passions, que l'on voit apparaître dans les œuvres majeures des philosophes et dont l'*Encyclopédie* souligne dans l'article « Faible » les liaisons avec la raison : « À mesure que l'esprit acquiert plus de lumières, le cœur acquiert plus de sensibilité. »

Les prémices du sentiment

Les années 1760 marquent à cet égard un renouvellement de la littérature. Rousseau intéresse bien plus ses lecteurs avec *La Nouvelle Héloïse* qu'avec ses *Discours* ou le *Contrat social*. À l'équilibre entre la sensibilité et le rationalisme qu'incarnait la *Correspondance* de Mme du Deffand succède la brûlante chronique de l'amour destructeur dans les lettres de sa lectrice, Julie de Lespinasse.

L'intérêt pour des aspects encore inexplorés de l'homme se manifeste par des termes nouveaux, « nostalgie », « bizarre », « énergie » ou par **la référence à la mélancolie**. Delille, Parny ou Léonard manifestent déjà une étrange complaisance à l'égard de la mélancolie. Chénier et Bernardin de Saint-Pierre mettent en scène la mort pour exorciser la fatalité. Contrairement à ce que l'on croit, ce n'est pas Chateaubriand qui a inventé le « mal du siècle », ni Lamartine la « charmante mélancolie » : **tous les futurs thèmes romantiques** figurent déjà chez les écrivains des trente années qui ont précédé la Révolution française.

1758 DIDEROT : *Discours sur la poésie dramatique*.

1759•1781 DIDEROT : *Salons*.

1761 ROUSSEAU : *La Nouvelle Héloïse*.

1761 DIDEROT : *Éloge de Richardson*.

1772•1776 JULIE DE LESPINASSE : *Lettres à M. de Guibert*.

1778•1787 CHÉNIER : *Bucoliques*.

1782 DELILLE : *Jardins*.

1785•1789 CHÉNIER : *Élégies*.

1788 BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : *Paul et Virginie*.

1791 VOLNEY : *Les Ruines*.

1802 CHATEAUBRIAND : *René*.

1. LES TUMULTES DU CŒUR : ROUSSEAU (1712-1778)



Illustration de J.F. Schall pour *La Nouvelle Héloïse : Les alarmes de l'amour*, XVIII^e siècle. Genève, Bibliothèque publique et universitaire.

ŒUVRE - ÉTUDE

La Nouvelle Héloïse (1761)

Son installation à l'Ermitage en 1756 (voir p. 508) procure à Rousseau l'apaisement dû à la vie champêtre. Il cède pourtant à une mélancolie suscitée par l'angoisse de la vieillesse et le triste bilan de sa vie sentimentale. Fixant le contenu de ses rêveries, il écrit les deux premières parties d'un roman, *Julie*, où Saint-Preux, jeune bourgeois sans fortune, fait entendre les plaintes de Jean-Jacques. Puis la vie se mêle à l'œuvre du romancier. La rencontre de Mme d'Houdetot projette Rousseau de la fiction dans la réalité : son amour imaginaire pour Julie se transforme en passion vécue et nourrit un roman du bonheur en quatre parties. Le dénouement de cet amour impossible conduit Rousseau à prolonger sa *Julie* : il ajoute deux dernières parties qui font de son œuvre l'exaltation de l'amitié parfaite et de la joie éternelle.

Sous son titre définitif *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, le roman connaîtra un succès triomphal, sans précédent dans les annales de la littérature.

La forme épistolaire à plusieurs voix permet à Rousseau de traduire le retentissement immédiat de la passion, d'exprimer à la fois l'intensité de la crise ou sa « réactualisation lyrique par le souvenir ».

Précepteur dans une famille noble de Vevey, le jeune roturier Saint-Preux s'est épris de son élève, Julie d'Étanges. Séparés par les préjugés sociaux, les deux amants expriment leur détresse par une méditation sur les souffrances de l'« âme sensible ». Après une brûlante nuit d'amour, ils sont définitivement séparés (voir ci-dessous) : Julie doit obéir à son père et épouser M. de Wolmar. Saint-Preux, désespéré, part faire le tour du monde. Quatre ans plus tard, il est invité par Julie et son mari à partager l'existence simple qu'ils mènent avec leurs deux filles. Une promenade sur le lac offre aux deux anciens amants l'occasion d'évoquer avec émotion leurs sentiments passés et de résister à la tentation d'y succomber. Bientôt, Julie tombe malade et meurt en parfaite chrétienne.

■ « Le temps du bonheur est passé
comme un éclair »

ROUSSEAU
La Nouvelle Héloïse
(1761)

La détresse des deux cœurs séparés s'exprime dans un duo. À la complainte de Julie sur le bonheur perdu répond une méditation lyrique de Saint-Preux sur les souffrances de l'âme sensible.

De Julie

Je l'avais trop prévu ; le temps du bonheur est passé comme un éclair ; celui des disgrâces commence, sans que rien m'aide à juger quand il finira. Tout m'alarme et me décourage ; une langueur mortelle s'empare de mon âme ; sans sujet bien précis de pleurer, des pleurs involontaires s'échappent
5 de mes yeux ; je ne lis pas dans l'avenir des maux inévitables ; mais je cultivais l'espérance et la vois flétrir tous les jours. Que sert, hélas, d'arroser le feuillage quand l'arbre est coupé par le pied¹ ?

Je le sens, mon ami, le poids de l'absence m'accable. Je ne puis vivre sans toi, je le sens ; c'est ce qui m'effraye le plus. Je parcours cent fois le jour
10 les lieux que nous habitions ensemble, et ne t'y trouve jamais. Je t'attends à ton heure ordinaire ; l'heure passe et tu ne viens point. Tous les objets que j'aperçois me portent quelque idée de ta présence pour m'avertir que je t'ai perdu. Tu n'as point ce supplice affreux. Ton cœur seul peut te dire que je te manque. Ah, si tu savais quel pire tourment c'est de rester quand on se
15 sépare, combien tu préférerais ton état au mien ?

Encore si j'osais gémir ! si j'osais parler de mes peines, je me sentirais soulagée des maux dont je pourrais me plaindre. Mais hors quelques soupirs exhalés en secret dans le sein de ma cousine, il faut étouffer tous les autres ; il faut contenir mes larmes ; il faut sourire quand je me meurs.

*Sentir si, oh Dei, morir ;
E non poter mai dir :
Morir mi sento² !*

1. Saint-Preux reprend dans la lettre suivante le même symbole : « Toute la nature est morte à nos yeux, comme l'espérance au fond de mon cœur. »

2. « Ô dieux ! Se sentir mourir et n'oser dire : Je me sens mourir. » (Métastase, *Antigone*, 1, 2).

20 Le pis est que tous ces maux aggravent sans cesse mon plus grand mal, et que plus ton souvenir me désole, plus j'aime à me le rappeler. Dis-moi, mon ami, mon doux ami ! sens-tu combien un cœur languissant est tendre, et combien la tristesse fait fermenter l'amour ?

Je voulais vous parler de mille choses ; mais outre qu'il vaut mieux
25 attendre de savoir positivement où vous êtes, il ne m'est pas possible de continuer cette lettre dans l'état où je me trouve en l'écrivant. Adieu, mon Ami ; je quitte la plume, mais croyez que je ne vous quitte pas.

ROUSSEAU, *La Nouvelle Héloïse*, 1, 25 (1761)

■ POUR LE COMMENTAIRE COMPOSÉ

1. Le passage des pressentiments à la conscience des « disgrâces ».

Les intuitions de Julie sont exprimées par :

- des notations physiologiques et psychologiques,
- une tonalité mélancolique,
- l'image de la plante qui flétrit,
- un étonnant effet poétique de coordination (ligne 11).

2. L'analyse de l'absence.

- Expliquez la nuance proposée entre la « séparation » (ligne 13) et l'absence (ligne 14).

• Comment Rousseau, avant Lamartine et avant Proust, découvre-t-il à travers Julie que les objets sont dépositaires du passé ?

- Analysez la liaison entre le thème de l'absence et celui de la fuite du temps.

3. Le « refoulement » des sentiments.

- L'analyse par Julie du poids des contraintes sociales : la société interdit la transparence des cœurs.
- Soulignez l'importance accordée au thème du souvenir, qui prouve la communion des âmes dans la vie profonde.
- En quoi y a-t-il symbiose entre l'auteur du roman et la rédactrice de la lettre ?

■ « Je pars, chère et charmante
cousine... »

ROUSSEAU
La Nouvelle Héloïse
(1761)

Après avoir songé au suicide en apprenant le mariage de Julie, Saint-Preux part faire le tour du monde. Sur l'embarcadère, il adresse un billet d'adieu à Claire d'Orbe, la cousine de Julie, tout en songeant à Julie, à qui il n'a plus le droit d'écrire, maintenant qu'elle est devenue Mme de Wolmar.

À Madame d'Orbe

Je pars, chère et charmante Cousine, pour faire le tour du globe ; je vais chercher dans un autre hémisphère la paix dont je n'ai pu jouir dans celui-ci. Insensé que je suis ! Je vais errer dans l'univers sans trouver un lieu pour y reposer mon cœur ; je vais chercher un asile au monde où je puisse être loin
5 de vous ! Mais il faut respecter les volontés d'un ami, d'un bienfaiteur, d'un père¹. Sans espérer de guérir, il faut au moins le vouloir, puisque Julie et la vertu l'ordonnent. Dans trois heures je vais être à la merci des flots ; dans trois jours, je ne verrai plus l'Europe ; dans trois mois je serai dans des mers inconnues où règnent d'éternels orages ; dans trois ans peut-être... qu'il serait
10 affreux de ne vous plus voir ! Hélas ! le plus grand péril est au fond de mon cœur : car quoi qu'il en soit de mon sort ; je l'ai résolu, je le jure, vous me verrez digne de paraître à vos yeux, ou vous ne me reverrez jamais.

Milord Edouard qui retourne à Rome vous remettra cette Lettre en passant, et vous fera le détail de ce qui me regarde. Vous connaissez son
15 âme, et vous devinerez aisément ce qu'il ne vous dira pas. Vous connûtes la mienne ; jugez aussi de ce que je ne vous dis pas moi-même. Ah Milord ! vos yeux les reverront !

Votre amie a donc ainsi que vous le bonheur d'être mère ? Elle devait donc l'être ?... Ciel inexorable !... ô ma mère, pourquoi vous donna-t-il un fils
20 dans sa colère ?...

Il faut finir, je le sens. Adieu, charmantes Cousines. Adieu, Beautés incomparables. Adieu, pures et célestes âmes. Adieu, tendres et inséparables amies, femmes uniques sur la terre. Chacune de vous est le seul objet digne du cœur de l'autre. Faites mutuellement votre bonheur. Daignez vous
25 rappeler quelquefois la mémoire d'un infortuné qui n'existait que pour partager entre vous, tous les sentiments de son âme, et qui cessa de vivre au moment qu'il s'éloigna de vous. Si jamais... j'entends le signal, et les cris des Matelots ; je vois fraîchir le vent et déployer les voiles. Il faut monter à bord, il faut partir. Mer vaste, mer immense, qui dois peut-être m'engloutir dans ton
30 sein ; puissé-je retrouver sur tes flots le calme qui fuit mon cœur agité !

ROUSSEAU, *La Nouvelle Héloïse*, III, 26 (1761)

1. Milord Edouard, un ami anglais, qui a convaincu Saint-Preux de s'éloigner de Julie.

■ LECTURE MÉTHODIQUE

Un personnage romantique.

1. Relevez tous les éléments qui font de Saint-Preux un véritable héros romantique avant la lettre, comparable au René de Chateaubriand par :

- sa volonté de fuir au loin,
- son impression d'être victime de la fatalité,
- sa conviction d'une malédiction de la passion,
- son attitude théâtrale.

2. Quel est l'état d'âme de Saint-Preux au moment où s'achève la première partie de sa vie ? Pourquoi refuse-t-il la thérapeutique du divertissement ?

Un style poétique nouveau.

Étudiez la manière dont Rousseau introduit la poésie pure dans le roman romanesque grâce à :

- l'abandon au lyrisme,
- le recours au thème de la mer et des tempêtes,
- l'appel à un rythme musical.

*Les pulsations de l'amour
et le roman épistolaire*

« Ayant toujours fui le contact direct avec les êtres, parce qu'il se sentait maladroit face à la réalité, Rousseau aspire à la solitude pour libérer ses sentiments. Il projette sur ses personnages sa propre difficulté à communier directement avec autrui : aussi imagine-t-il qu'ils préfèrent l'exaltation épistolaire à des entrevues si denses qu'elles anéantissent la sensibilité, au lieu que la recreation de ces moments par l'écriture restitue leur richesse frémissante. Préservé d'un contact trop immédiat

avec le présent, l'amour se déploie dans la magnificence d'une prose savamment rythmée. De surcroît, le roman par lettres permet à l'auteur de jouer sur les détails de transmission, de créer des décalages dramatiques entre l'écriture et la lecture, rendant la seconde inadaptée aux nouvelles circonstances qui viennent de surgir : voilà qui pourrait retenir l'attention de Rousseau, prompt à capter les dissonances entre deux cœurs qui ne battent plus au même rythme. »

Françoise BARGUILLET, *Le Roman au dix-huitième siècle*, © PUF, 1981, p. 206

■ *Promenade sur le lac* ■

ROUSSEAU
La Nouvelle Héloïse
(1761)

Saint-Preux, dans une lettre qui constitue le sommet du roman, rend compte à Milord Edouard de la prise de conscience qu'une promenade sur le lac Léman a suscitée chez Julie et lui-même, et du péril mortel qui les menace.

Revenus lentement au port après quelques détours, nous nous séparâmes. Elle voulut rester seule, et je continuai de me promener sans trop savoir où j'allais ; à mon retour le bateau n'étant pas encore prêt ni l'eau tranquille, nous soupâmes tristement, les yeux baissés, l'air rêveur, mangeant peu et parlant encore moins. Après le souper, nous fûmes nous asseoir sur la grève en attendant le moment du départ. Insensiblement la lune se leva, l'eau devint plus calme, et Julie me proposa de partir. Je lui donnai la main pour entrer dans le bateau, et en m'asseyant à côté d'elle je ne songeai plus à quitter sa main. Nous gardions un profond silence. Le bruit égal et mesuré des rames m'excitait à rêver. Le chant assez gai des bécassines, me retraçant les plaisirs d'un autre âge, au lieu de m'égayer m'attristait. Peu à peu je sentis augmenter la mélancolie dont j'étais accablé. Un ciel serein, les doux rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau brillait autour de nous, le concours des plus agréables sensations, la présence même de cet objet chéri, rien ne put détourner de mon cœur mille réflexions douloureuses.

Je commençai par me rappeler une promenade semblable faite autrefois avec elle durant le charme de nos premières amours. Tous les sentiments délicieux qui remplissaient alors mon âme s'y retracèrent pour l'affliger ; tous les événements de notre jeunesse, nos études, nos entretiens, nos lettres, nos rendez-vous, nos plaisirs,

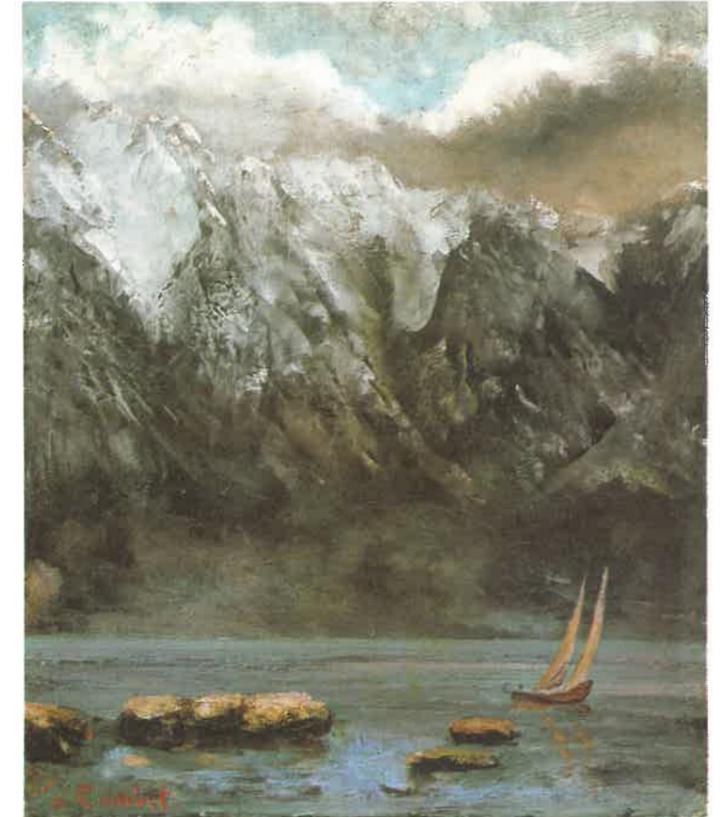
*E tanta fede, e si dolci memorie.
E si lungo costume¹ !*

ces foules de petits objets qui m'offraient l'image de mon bonheur passé, tout revenait, pour augmenter ma misère présente, prendre place en mon souvenir. C'en est fait, disais-je en moi-même, ces temps, ces temps heureux ne sont plus ; ils ont disparu pour jamais. Hélas, ils ne reviendront plus ; et nous vivons, et nous sommes ensemble, et nos cœurs sont toujours unis ! Il me semblait que j'aurais porté² plus patiemment sa mort ou son absence, et que j'avais moins souffert tout le temps que j'avais passé loin d'elle. Quand je gémissais dans l'éloignement, l'espoir de la revoir soulageait mon cœur ;

1. « Et cette foi si pure et ces doux souvenirs et cette longue familiarité. »
(Métastase, *Démofonte*, III, 9).

2. Supporté.

Le Lac Léman,
par Gustave Courbet
(1819-1877).



je me flattais qu'un instant de sa présence effacerait toutes mes peines, j'envisageais au moins dans les possibles un état moins cruel que le mien. Mais se trouver auprès d'elle ; mais la voir, la toucher, lui parler, l'adorer, et presque en la possédant encore, la sentir perdue à jamais pour moi ; voilà ce qui me jetait dans des accès de fureur et de rage qui m'agitèrent par degrés jusqu'au désespoir. Bientôt je commençai de rouler dans mon esprit des projets funestes, et dans un transport dont je frémis en y pensant, je fus violemment tenté de la précipiter avec moi dans les flots, et d'y finir dans ses bras ma vie et mes longs tourments. Cette horrible tentation devint à la fin si forte que je fus obligé de quitter brusquement sa main pour passer à la pointe du bateau.

Là mes vives agitations commencèrent à prendre un autre cours ; un sentiment plus doux s'insinua peu à peu dans mon âme, l'attendrissement surmonta le désespoir ; je me mis à verser des torrents de larmes, et cet état comparé à celui dont je sortais n'était pas sans quelques plaisirs. Je pleurai fortement, longtemps, et fus soulagé. Quand je me trouvai bien remis, je revins auprès de Julie ; je repris sa main. Elle tenait son mouchoir ; je le sentis fort mouillé. Ah, lui dis-je tout bas, je vois que nos cœurs n'ont jamais cessé de s'entendre ! Il est vrai, dit-elle d'une voix altérée ; mais que ce soit la dernière fois qu'ils auront parlé sur ce ton. Nous recommençâmes alors à causer tranquillement, et au bout d'une heure de navigation, nous arrivâmes sans autre accident. Quand nous fûmes rentrés j'aperçus à la lumière qu'elle avait les yeux rouges et fort gonflés ; elle ne dut pas trouver les miens en meilleur état. Après les fatigues de cette journée elle avait grand besoin de repos : elle se retira, et je fus me coucher.

ROUSSEAU, *La Nouvelle Héloïse*, IV, 17 (1761)

■ LECTURE MÉTHODIQUE

Le sens du texte

Le sentiment de la nature

Par quels moyens Rousseau fait-il apparaître la nature comme :

- une confidente des pensées de Saint-Preux ?
- une complice de la passion ?
- l'inspiratrice de l'émotion ?

Psychologie des personnages

1. Comment Rousseau fait-il alterner dans l'âme de Saint-Preux le passé et le présent ?

Comment s'opère la transformation du passé grâce à la charge affective du présent ?

2. Quels traits traduisent chez Saint-Preux :

- la sensibilité ?
- l'humeur triste et sombre ?
- le sentiment de la fatalité ?
- la conscience de la misère de l'homme hors du temps ?
- la hantise de la mort ?
- l'exaltation et le désespoir ?

3. À quels signes pouvez-vous reconnaître :

- le calme et la pudeur de Julie ?
- la valeur morale de la résistance de Saint-Preux ?
- l'envoûtement procuré par la musique, la rêverie et la nuit ?

REGARD SUR LA NOUVELLE HÉLOÏSE

■ UN HYMNE À L'AMOUR

À l'écart de toute mode, *La Nouvelle Héloïse* **magnifie l'amour terrestre** dont les contradictions sont liées à l'ambiguïté même de la condition humaine. Rousseau y décrit l'univers des passions constitué par tout un réseau d'oscillations profondes, **du délire des sens à l'exaltation de l'âme**, de l'égoïsme au sacrifice, de la présence à l'absence, de l'instant du plaisir à l'éternité retrouvée.

■ L'ÉLOGE DE LA VERTU

La lutte contre la passion, contre les élans de la sensibilité ou la force du désir domine le roman : la privation est considérée comme la forme supérieure de l'amour puisqu'elle permet d'atteindre un sentiment de plénitude lié au passage de l'avoir à l'être. La fin du roman répond à la **signification morale et religieuse** que Rousseau voulait donner à son œuvre : faire ressortir **la pureté de l'amour** pour mieux condamner la dépravation des mœurs dans la société parisienne.

■ UN ROMAN PAR LETTRES

L'usage de la **forme épistolaire** par Jean-Jacques Rousseau est exemplaire : la lettre convient aux effusions et aux **plaintes mélancoliques** des amants séparés, elle prête vie et vraisemblance à leurs échanges, elle actualise leurs sentiments. Elle joue aussi un rôle dynamique dans l'action de ce roman de la séduction. L'**écriture à deux voix** permet les variations et les ruptures de tonalité, et la **surposition des versions différentes** compose progressivement une vérité multiple : à partir de la vérité de Saint-Preux et de celle de Julie, le lecteur discerne les non-dit et dégage une vérité qui n'est jamais imposée et peut demeurer mystérieuse.

2. UNE POÉTIQUE MODERNE : DIDEROT (1713-1784)

Guidé par sa foi dans le progrès de l'esprit humain et marqué par le sentiment d'une irrémédiable décadence, Diderot (voir p. 466) rêve d'une libération de la langue poétique qui lui permettrait d'atteindre à une libération de l'énergie par le langage. Le *Discours sur la poésie dramatique* et les *Salons* (voir p. 485) lui offrent l'occasion de définir les formes de sensibilité qui conviennent le mieux à une poésie novatrice. Il s'agit là du manifeste esthétique d'un visionnaire.

ŒUVRE - ÉTUDE

■ *La poétique des ruines* ■

■ DIDEROT
■ *Salons*

Les idées que les ruines réveillent en moi sont grandes. Tout s'anéantit, tout périt, tout passe. Il n'y a que le monde qui reste. Il n'y a que le temps qui dure. Qu'il est vieux ce monde ! Je marche entre deux éternités. De quelque part que je jette les yeux, les objets qui m'entourent m'annoncent une fin et me résignent à celle qui m'attend. Qu'est-ce que mon existence éphémère, en comparaison de celle de ce rocher qui s'affaisse, de ce vallon qui se creuse, de cette forêt qui chancelle, de ces masses suspendues au-dessus de ma tête et qui s'ébranlent ? Je vois le marbre des tombeaux tomber en poussière ; et je ne veux pas mourir ! et j'envie un faible tissu de



L'arc de triomphe d'Orange,
par Hubert Robert
(1733-1808).

10 fibres et de chair, à une loi générale qui s'exécute sur le bronze ! Un torrent entraîne les nations les unes sur les autres au fond d'un abîme commun ; moi, moi seul, je prétends m'arrêter sur le bord et fendre le flot qui coule à mes côtés !

15 Si le lieu d'une ruine est périlleux, je frémis. Si je m'y promets le secret et la sécurité, je suis plus libre, plus seul, plus à moi, plus près de moi. C'est là que j'appelle mon ami. C'est là que je regrette mon amie. C'est là que nous jouirons de nous, sans trouble, sans témoins, sans importuns, sans jaloux. C'est là que je sonde mon cœur. C'est là que j'interroge le sien, que je m'alarme et me rassure.

DIDEROT, *Salon de 1767*

La poétique de la violence

DIDEROT
Discours sur la poésie dramatique
(1758)

La poésie veut quelque chose d'énorme, de barbare et de sauvage. C'est lorsque la fureur¹ de la guerre civile ou du fanatisme arme les hommes de poignards, et que le sang coule à grands flots sur la terre, que le laurier² d'Apollon s'agite et verdit³. Il en veut être arrosé. Il se flétrit dans les temps de paix et du loisir. Le siècle d'or⁴ eût produit une chanson peut-être ou une élégie. La poésie épique et la poésie dramatique demandent d'autres mœurs.

Quand verra-t-on naître des poètes ? Ce sera après les temps de désastres et de grands malheurs ; lorsque les peuples harassés commenceront à respirer. Alors les imaginations, ébranlées par des spectacles terribles, peindront des choses inconnues à ceux qui n'en ont pas été les témoins. N'avons-nous pas éprouvé, dans quelques circonstances, une sorte de terreur qui nous était étrangère ? Pourquoi n'a-t-elle rien produit ? N'avons-nous plus de génie ?

15 Le génie est de tous les temps ; mais les hommes qui le portent en eux demeurent engourdis, à moins que des événements extraordinaires n'échauffent la masse, et ne les fassent paraître. Alors les sentiments s'accumulent dans la poitrine, la travaillent ; et ceux qui ont un organe, pressés de parler, le déploient et se soulagent.

DIDEROT, *Discours sur la poésie dramatique*, XVIII (1758)

- 1. Folie.
- 2. Le laurier est l'arbre consacré à Apollon, Dieu grec de la poésie.
- 3. Reverdit après s'être flétri.
- 4. L'âge d'or, époque fabuleuse de bonheur et de richesse.

LECTURE MÉTHODIQUE

- Le sens des textes**
- Les ruines**
1. Relevez les idées et les émotions éveillées par le spectacle des ruines.
 2. En quoi annoncent-elles des thèmes qui seront repris par les romantiques ?

- La violence**
1. Comment la nouvelle conception de la poésie remet-elle en cause les mœurs, les arts, le goût et la poésie du XVIII^e siècle ?
 2. En quoi cette nouvelle conception apparaît-elle fondée sur une libération de l'énergie par le langage et sur une esthétique de la violence ?
 3. Quels thèmes romantiques, associés à l'idée d'une mission du poète, naissent de l'enthousiasme et de la sensibilité de Diderot ?

3. SPLEEN ET FATALITÉ : JULIE DE LESPINASSE (1732-1776)

ŒUVRE - ÉTUDE

« Je n'aurais pas dû vous aimer »

JULIE DE LESPINASSE
Lettres à M. de Guibert
(1772-1776)

Julie de Lespinasse est restée célèbre pour avoir réuni autour d'elle de nombreux hommes de lettres. Le recueil de ses *Lettres à M. de Guibert*, inconnu de ses contemporains et paru en 1809, apparaît aujourd'hui comme le tumultueux roman d'un amour insatiable et insatisfait.

Minuit sonne ; mon ami, je viens d'être frappée d'un souvenir qui glace mon sang. C'est le 10 février de l'année dernière¹ que je fus enivrée d'un poison dont l'effet dure encore. Dans cet instant même il altère la circulation de mon sang : il le porte à mon cœur avec plus de violence, il y ramène des regrets déchirants. Hélas ! par quelle fatalité faut-il que le sentiment de plaisir le plus vif et le plus doux soit lié au malheur le plus accablant ! quel affreux mélange ! Ne pourrais-je pas dire, en me rappelant ce moment d'horreur et de plaisir : je vis venir à moi un jeune homme² dont les yeux étaient remplis d'intérêt et de sensibilité ; son visage exprimait la douceur et la tendresse ; son âme semblait agitée par la passion. À cette vue je me sentis pénétrée d'une sorte d'effroi mêlé de plaisir ; j'osai lever les yeux, les arrêter sur lui ; j'approchai : mes sens et mon âme furent glacés ; je le vis devancé et, pour ainsi dire, environné, par la douleur³ en habit de deuil ; elle tendait les bras, elle me voulait repousser, arrêter, et je me sentais entraînée par un attrait funeste. Dans le trouble où j'étais : « Qui es-tu, lui dis-je, ô toi qui fais pénétrer dans mon âme tant de charme et d'effroi, tant de douceur et tant d'alarmes ? Quelles nouvelles m'apportes-tu ? – Infortunée, me dit-elle avec l'air sombre et un accent douloureux, je serai, je ferai ton sort ; celui⁴ qui aimait ta vie vient d'être frappé par la mort... » Ah ! oui, mon ami, vos larmes prononçaient ces funestes mots ; je ne les entendis pas, et cependant ils se sont gravés dans mon cœur ; il en frémit encore, et il vous aime ! En grâce, que je vous voie demain : je me sens pénétrée de tristesse et de trouble. Mon Dieu ! il y a un an qu'à pareille heure M. de Mora fut frappé du coup mortel ; et moi, dans le même instant, à deux cents lieues de lui, j'étais plus cruelle et plus coupable que les ignorants barbares⁵ qui l'ont tué. Je meurs de regrets : mes yeux et mon cœur sont pleins de larmes. Adieu, mon ami. Je n'aurais pas dû vous aimer.

10 février, à minuit, 1775
Julie de LESPINASSE, *Lettres à M. de Guibert*, (1772-1776 ; éd. posth. 1809)

LECTURE MÉTHODIQUE

- Le sens du texte**
1. Illustrez le contraste entre la lucidité de Julie de Lespinasse et l'égarement de son imagination dans de véritables hallucinations.
 2. Où apparaissent dans cette lettre, parmi des thèmes que développeront les romantiques :

- l'attrance du malheur ?
- l'outrance du désespoir ?
- le sentiment d'une fatalité inéluctable ?

Le style

Comment le vocabulaire, les images, le ton et le mouvement de la lettre traduisent-ils l'intensité et l'exaltation de la passion ?

4. LA DRAMATURGIE DE LA MORT : BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (1737-1814)

L'AUTEUR

Une carrière itinérante d'ingénieur conduit notamment Bernardin de Saint-Pierre à l'île de France (qui sera cédée à l'Angleterre en 1814, devenant l'île Maurice). Il en tire la substance d'un *Voyage à l'île de France*, apprécié de Rousseau dont il devient l'ami et partage jusqu'en 1778 les promenades champêtres. Il connaît la gloire en 1784 avec les *Études de la Nature* – où il révèle un exotisme pittoresque et un sens des nuances ignoré de notre littérature. En 1788 enfin, il comble les aspirations de ses contemporains qui rêvent d'un âge d'or sentimental et champêtre avec un court roman, *Paul et Virginie*.

Paul et Virginie dans la forêt.
Huile sur toile,
anonyme du XIX^e siècle.



L'ŒUVRE - ÉTUDE

Paul et Virginie (1788)

Deux enfants, Paul et Virginie, élevés ensemble dans l'innocence naturelle et dans la splendeur des paysages tropicaux, connaissent le bonheur que procurent la sensibilité et la tendresse. La mère de Virginie cède aux préjugés : jugeant l'amour des deux jeunes gens prématuré, elle envoie Virginie en France chez sa grand-tante pour y parfaire son éducation. Fidèle au souvenir de Paul, Virginie refuse un riche mariage de raison. Sa grand-tante la déshérite et la renvoie à l'île de France « dans la saison des ouragans ». L'idylle s'achève en drame : sous les yeux de Paul le vaisseau qui ramène Virginie, le *Saint-Géran*, est jeté par la tempête sur les rochers.

▪ L'amour brisé par la mort ▪

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE
Paul et Virginie
(1788)

Dans les balancements du vaisseau, ce qu'on craignait arriva. Les câbles de son avant rompirent ; et comme il n'était plus retenu que par une seule aussière¹ il fut jeté sur les rochers à une demi-encablure² du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul allait s'élançer à la mer, lorsque je le saisis par le bras : « Mon fils, lui dis-je, voulez-vous périr ? – Que j'aie à son secours, s'écria-t-il, ou que je meure ! » Comme le désespoir lui ôta la raison, pour prévenir sa perte, Domingue et moi lui attachâmes à la ceinture une longue corde dont nous saisismes l'une des extrémités. Paul alors s'avança vers le *Saint-Géran*, tantôt nageant, tantôt marchant sur les récifs. Quelquefois il avait l'espoir de l'aborder, car la mer, dans ses mouvements irréguliers, laissait le vaisseau presque à sec, de manière qu'on en eût pu faire le tour à pied ; mais bientôt après, revenant sur ses pas avec une nouvelle furie, elle le couvrait d'énormes voûtes d'eau qui soulevaient tout l'avant de sa carène, et rejetaient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie, et à demi noyé. À peine ce jeune homme avait-il repris l'usage de ses sens qu'il se relevait et retournait avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau, que la mer cependant entrouvrait par d'horribles secousses. Tout l'équipage, désespérant alors de son salut, se précipitait en foule à la mer, sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables, et des tonneaux. On vit alors un objet³ digne d'une éternelle pitié : une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du *Saint-Géran*, tendant les bras vers celui qui faisait tant d'efforts pour la joindre. C'était Virginie. Elle avait reconnu son amant⁴ à son intrépidité. La vue de cette aimable personne, exposée à un si terrible danger, nous remplit de douleur et de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble et assuré, elle nous faisait signe de la main, comme nous disant un éternel adieu. Tous les matelots s'étaient jetés à la mer. Il n'en restait plus qu'un sur le pont, qui était tout nu et nerveux⁵ comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec respect : nous le vîmes se jeter à ses genoux, et s'efforcer même de lui ôter ses habits ; mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit aussitôt ces cris redoublés des spectateurs : « Sauvez-la, sauvez-la ; ne la quittez pas ! » Mais dans ce moment une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'île d'Ambre et la côte, et s'avança en rugissant vers le vaisseau, qu'elle menaçait de ses flancs noirs et de ses sommets écumants. À cette terrible vue le matelot s'élança seul à la mer ; et Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, et levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

Ô jour affreux, hélas ! tout fut englouti.

Cependant on avait mis Paul, qui commençait à reprendre ses sens, dans une maison voisine, jusqu'à ce qu'il fût en état d'être transporté à son habitation. Pour moi, je m'en revins avec Domingue, afin de préparer la mère de Virginie et son amie à ce désastreux événement. Quand nous fîmes à l'entrée du vallon de la rivière des Lataniers⁶, des Noirs nous dirent que la mer jetait beaucoup de débris du vaisseau dans la baie vis-à-vis. Nous y descendîmes ; et un des premiers objets que j'aperçus sur le rivage fut le corps de Virginie. Elle était à moitié couverte de sable, dans l'attitude où nous l'avions vue périr. Ses traits n'étaient point sensiblement altérés. Ses yeux étaient fermés ; mais la sérénité était encore sur son front : seulement les pâles violettes de la mort se confondaient sur ses joues avec les roses de la pudeur. Une de ses mains était sur ses habits, et l'autre, qu'elle appuyait sur son cœur, était fortement fermée et roidie. J'en dégageai avec peine une petite boîte : mais quelle fut ma surprise lorsque je vis que c'était le portrait de Paul, qu'elle lui avait promis de ne jamais abandonner tant qu'elle vivrait !

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Paul et Virginie* (1788)

1. Gros cordage.
2. Une centaine de mètres.
3. Spectacle.
4. Au sens classique, celui qui aime et est aimé.
5. Musclé.
6. Palmiers.

5. L'ÉMOTION DEVANT LA MORT : ANDRÉ CHÉNIER (1762-1794)

Élevé dans le goût de la culture antique et l'amour de la liberté, André Chénier compose de 1778 à 1787 des *Bucoliques*, ses premiers vers. Son poème *L'Invention* fixe sa théorie de l'imitation créatrice des poètes anciens. La Révolution l'enthousiasme, mais il s'inquiète rapidement de la violence et s'oppose aux Jacobins. Emprisonné en 1794, il démasque ses adversaires dans ses *lambes* (voir p. 593). Il meurt guillotiné, deux jours avant la chute de Robespierre.

ŒUVRE - ÉTUDE

Bucoliques (1785-1787)

CHÉNIER
Bucoliques
(1785-1787)

Les *Bucoliques* empruntent leur titre à un recueil du poète latin Virgile et leur inspiration à la nostalgie élégiaque d'un monde authentique où l'homme vit en étroite communion avec la nature ; ils prolongent par là le mythe rousseauiste de la décadence de l'humanité. Ces idylles (= petits poèmes) oscillent entre le regret d'un âge d'or et l'élan vers un monde nouveau : elles offrent une méditation lyrique sur le temps, la destinée, la mort et les valeurs humaines.

Pleurez, doux alcyons¹, ô vous, oiseaux sacrés,
Oiseaux chers à Thétis², doux alcyons, pleurez.
Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine³.
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine⁴.
5 Là l'hymen⁵, les chansons, les flûtes, lentement
Devaient la reconduire au seuil de son amant⁶.
Une clef vigilante a pour cette journée
Dans le cèdre enfermé sa robe d'hyménée
Et l'or dont au festin ses bras seraient parés
10 Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,
Le vent impétueux qui soufflait dans les voiles
L'enveloppe. Étonnée⁷, et loin des matelots,
Elle crie, elle tombe, elle est au sein des flots.
15 Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine.
Son beau corps a roulé sous la vague marine.
Thétis, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.
Par ses ordres bientôt les belles Néréïdes
20 L'élèvent au-dessus des demeures humides,
Le portent au rivage, et dans ce monument⁸
L'ont, au cap du Zéphyr⁹, déposé mollement.
Puis de loin à grands cris appelant leurs compagnes,
Et les nymphes des bois, des sources, des montagnes,
25 Toutes, frappant leur sein et traînant un long deuil,
Répétèrent : « Hélas ! » autour de son cercueil.
Hélas ! chez ton amant tu n'es point ramenée.
Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée.
L'or autour de tes bras n'a point serré de nœuds.
30 Les doux parfums n'ont point coulé sur tes cheveux.

CHÉNIER, *Bucoliques, La Jeune Tarentine* ; éd. posth. 1801 (1785-1787)

LECTURE MÉTHODIQUE

Sens et mouvement du poème

1. Analysez la construction des deux premiers vers. Comment ceux-ci annoncent-ils à la fois la tonalité du poème et son rythme ?
2. Identifiez les deux tableaux symétriques et les scènes qu'ils représentent.
3. Comment les quatre négations successives des derniers vers (vers 27-30) soulignent-elles le sens de la méditation funèbre ?

La couleur antique

1. En quoi les noms propres et l'intervention des divinités mythologiques confèrent-ils une sorte de « poésie pure » au poème ?
2. En quoi la référence au cortège nuptial et au cortège funèbre contribue-t-elle à l'évocation de la réalité ?
3. D'où naît l'intensité de l'émotion ? Cette émotion prend-elle une tonalité mélancolique ou funèbre ?
4. Comment la grâce presque irréaliste de la jeune fille et l'idéalisation du mythe des noces mystiques avec la mer, touchent-elles la sensibilité moderne ?

Les ressources poétiques

1. Relevez l'emploi par Chénier des figures traditionnelles de la rhétorique poétique (épithètes conventionnelles, périphrases, chiasme*, hypallage*, métonymie*). En quoi ces procédés contribuent-ils à la beauté plastique du poème ?
2. Étudiez le jeu subtil du poète dans l'emploi du passé composé, de l'imparfait et du présent.
3. Analysez les effets produits par les coupes, les enjambements*, les reprises en refrain.



LA NAISSANCE DU ROMANTISME

Des romantiques avant la lettre

Qualifier de préromantiques certains écrivains de la seconde partie du XVIII^e siècle relève à la fois de la facilité et de la maladresse. Pourquoi vouloir à tout prix juger leurs œuvres en fonction d'un modèle reconnu plus tardivement, celui de 1820 ? Pourquoi leur refuser une **originalité pleine et entière** ? Pourquoi ne pas admettre que le **romantisme français**, comme le romantisme allemand et anglais, **naît à l'époque des Lumières** et non pas sous l'Empire.

Le terme pénètre dans la langue littéraire bien avant la Révolution : Rousseau, épanchant son âme s'abandonne au lyrisme naturel. « L'emploi du mot "préromantisme", observe Dominique Rincé, ne peut se justifier qu'en tant que signe de l'avènement dans notre littérature d'un nouveau rapport entre la sensibilité et le langage, mais en aucun cas en tant que symptôme d'un moindre romantisme ou d'un romantisme mineur. »

Une sensibilité nouvelle

Leur sensibilité conduit la plupart des écrivains, dans la seconde partie du XVIII^e siècle, à exprimer leur Moi, leur mélancolie, leur nostalgie, leurs émotions dans des œuvres largement autobiographiques. On trouve chez Rousseau et ses contemporains le **goût de la confession**, l'affirmation de l'originalité fondamentale de l'individu, la fuite au sein d'une **nature protectrice** ou complice, le sentiment douloureux de l'incomplet de la destinée, la recherche d'un contact direct avec le sacré, la fatalité de la passion, les tourments de l'absence, l'aspiration au suicide, l'inquiétude devant la fuite du temps, le désir d'éterniser l'amour par le souvenir. On voit donc que le XVIII^e siècle a été romantique bien avant l'apparition des cénacles du romantisme. Si la maîtrise formelle a pu faire parfois défaut à certains précurseurs, leur génie a eu le **privilege de l'authenticité**.

■ Mots-clés ■

Énergie. V. DIDEROT. Il voit dans l'énergie, qui bouscule les dogmes et les préjugés, le moyen privilégié de la création linguistique, du renouvellement des formes littéraires, de la recherche de l'intensité mais aussi un moyen de reconquérir la liberté.

Mélancolie. À partir du XVIII^e siècle, le mot représente non plus une sombre tristesse (la mélancolie d'Alceste dans *Le Misanthrope*), mais une tristesse adoucie, aux causes assez indéterminées et qui ne manque pas de charme.

Passions. V. DIDEROT. Dès ses *Pensées philosophiques* (1746), il souligne le rôle irremplaçable des passions : elles seules permettent l'élan, la spontanéité et l'originalité de la création. Il rejoint Vauvenargues qui, dans ses *Réflexions et Maximes*, écrit la même année : « Les grandes pensées viennent du cœur. »

Spleen. Sensation de n'être plus à soi, d'entraînement vers le néant qui crée une impression de dégoût. C'est à ce mot anglais, utilisé par Diderot pour caractériser l'état dépressif, que Baudelaire donnera un siècle plus tard mission de traduire la pluralité de ses souffrances physiques et morales.

Vertu. On attribue volontiers à l'art et à la littérature, dans la seconde moitié du siècle, une signification édifiante : Diderot admire la peinture morale de Greuze, Rousseau hausse Julie jusqu'à la vertu-sacrifice, et Bernardin de Saint-Pierre transforme la mort de Virginie en un martyr de l'innocence.

■ Citations ■

ROUSSEAU

- *État d'âme et paysages* : « Je n'ai jamais mieux remarqué avec quel instinct je place en divers lieux

notre existence commune selon l'état de mon âme. » (*La Nouvelle Héloïse*, I, 23)

- *L'âme sensible* : « Ô Julie, que c'est un fatal présent du ciel qu'une âme sensible ! Celui qui l'a reçu doit s'attendre à n'avoir que peine et douleur sur la terre. » (*La Nouvelle Héloïse*, I, 26)

- *L'amour-passion* : « Oui, ma douce amie, malgré l'absence, les privations, les alarmes, malgré le désespoir même, les puissants élancements de deux cœurs l'un vers l'autre ont toujours une volupté secrète ignorée des âmes tranquilles. » (*La Nouvelle Héloïse*, II, 16)

- *Une leçon de vertu* : « La vertu qui nous sépara sur la terre nous unira dans le séjour éternel. Je meurs dans cette douce attente, trop heureuse d'acheter au prix de ma vie le droit de t'aimer toujours sans crime et de te le dire encore une fois. » (*La Nouvelle Héloïse*, VI, 12)

- *Une poésie musicale* : « Nous gardions un profond silence. Le bruit égal et mesuré des rames m'excitait à rêver. » (*La Nouvelle Héloïse*, IV, 17)

DIDEROT

- *Une poétique nouvelle* : « La poésie veut quelque chose d'énorme, de barbare et de sauvage. » (*Discours sur la poésie dramatique*) « Tout ce qui imprime un sentiment de terreur conduit au sublime. » (*Salon de 1767*)

- *Le poète* : « Qui est-ce qui mêle sa voix au torrent qui tombe de la montagne ? Qui est-ce qui sent le sublime d'un lieu désert ? Qui est-ce qui s'écoule dans le silence de la solitude ? C'est lui. Notre poète habite les bords d'un lac. Il promène sa vue sur les eaux, et son génie s'étend. » (*Second Entretien avec Dorval*)

- *Les ruines* : « Dans cet asile désert, solitaire et vaste, je n'entends rien... Je puis me

parler tout haut, m'affliger, verser des larmes sans contrainte. » (*Salon de 1767*)

CHÉNIER

« L'art ne fait que des vers ; le cœur seul est poète. » (*Bucoliques*, 21)

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

- *Paysage et état d'âme* : « Les vents et les flots semblaient prendre part à ma douleur par leurs murmures. » (*Harmonies de la nature*, III)

- *La dramaturgie de la mort* : « Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur et, levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux. » (*Paul et Virginie*)

■ Éditions et Études ■

ROUSSEAU : *La Nouvelle Héloïse*, par Bernard Gruyon, La Pléiade, Gallimard, 1964 ; par Michel Launay, Garnier-Flammarion, 1967.

DIDEROT : *Œuvres esthétiques*, par Paul Vernière, Garnier, 1976.

CHÉNIER : *Poésies*, Lattès, 1989.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : *Paul et Virginie*, par Jean Ehrard, Folio, 1984.

Études

Jean Starobinski : *La Transparence et l'obstacle*, Gallimard, 1971.
Jacques Chouillet : *La Formation des idées esthétiques de Diderot*, Colin, 1973.
Robert Favre : *La Mort au siècle des Lumières*, P.U.F. 1978.
Jean Favre : *Lumières et Romantisme*, Klincksieck, 1980.
Roland Mortier : *Le Cœur et la raison*, Oxford, 1990.